

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

177-178 | 2006

Chanter, musiquer, écouter

Alain Testart, *La Servitude volontaire. 1 : Les morts d'accompagnement ; 2 : L'origine de l'État*

Paris, Errance, 2004, 263 + 139 p., bibl., index, fig., cartes

Gérald Gaillard-Starzmann



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2292>

DOI : 10.4000/lhomme.2292

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 516-519

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Gérald Gaillard-Starzmann, « Alain Testart, *La Servitude volontaire. 1 : Les morts d'accompagnement ; 2 : L'origine de l'État* », *L'Homme* [En ligne], 177-178 | 2006, mis en ligne le 12 avril 2006, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2292> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2292>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Alain Testart, *La Servitude volontaire.* *1 : Les morts d'accompagnement ; 2 :* *L'origine de l'État*

Paris, Errance, 2004, 263 + 139 p., bibl., index, fig., cartes

Gérald Gaillard-Starzmann

- 1 TROUVE-T-ON plus durkheimien que Alain Testart dans le paysage des sciences sociales de la France d'aujourd'hui ? Ce serait difficile. Voilà un auteur qui, en ce règne de l'interprétatif et du postmoderne, s'empare d'un fait social, le définit et l'explore systématiquement en lui donnant une place dans l'évolution sociale. Un auteur qui ose se répéter évolutionniste et dédie son livre à la mémoire de Gordon Childe.
- 2 Après une longue enquête comparative sur l'esclavage, Alain Testart passe ici à une modalité plus précise de la dépendance en étudiant « la relation de fidélité personnelle ». Celle-ci n'a été mise en exergue, nous dit-il, que pour le Haut Moyen Âge par Marc Bloch, sans que les anthropologues ne l'examinent dans d'autres sociétés alors qu'elle y est fréquente. Les fidèles peuvent être des esclaves, c'est-à-dire des gens hors parenté devant tout à un maître, mais aussi des individus libres, se donnant, par exemple, par un pacte de sang.
- 3 Il est inusuel qu'un ensemble en deux volumes porte deux titres différents et des sous-titres identiques. Quoique nous ne l'encourageons pas, car il y perdrait un récit aussi palpitant qu'un roman policier, le lecteur pressé pourrait se contenter du second. Ce dernier défend une thèse quand le premier expose les faits. Parti à la recherche de cette relation particulière qu'est la fidélité personnelle, l'auteur la dit particulièrement visible dans le cas de ce qu'il nomme « les morts d'accompagnement ». C'est-à-dire la mort de gens qui se suicident ou qui sont tués lors de la mort d'un autre et qui accompagnent le défunt dans l'au-delà. Comme Alain Testart y insiste longuement dans le chapitre 1, il ne s'agit pas de sacrifice et, contrairement au regard commun, il convient de les distinguer. Un sacrifice est une destruction, une offrande s'adressant au(x) dieu(x), alors qu'avec l'accompagnement il s'agit de prolonger une relation avec le maître, en ne lui survivant pas. La « victime » peut croire à un monde meilleur ou à

un au-delà tout à fait gris, cela n'a pas d'importance, il n'y a pas de troisième terme. Le défunt quitte le monde avec ses possessions (fidèles, épouses, esclaves, chiens, chevaux...), rien de plus. L'accompagnement funéraire n'est pas un acte religieux mais un moment du politique : celui de la fidélité.

- 4 Tout au long du premier volume, Alain Testart s'attache à montrer que c'est une pratique largement répandue et surtout plusieurs fois inventée. Nous sommes donc invités à un tour du monde archéologique et ethnographique de l'accompagnement funéraire. On débute avec les kourganes des plaines russes scythes qui montrent, par l'emplacement des corps, que les morts d'accompagnement sont hiérarchisés, pour ensuite aller en Chine où cette pratique a duré un millénaire. L'Asie permet de lire le sens d'une évolution : des soldats de terre cuite remplacent des fidèles avec la tombe de Qin, empereur qui a donné son nom à la Chine en 221 av. J.-C. (pp. 54-58). Au Japon, un texte daté de 720 apr. J.-C., parle de l'impérative substitution d'êtres d'argiles aux êtres humains ; il en va de même en Corée où l'accompagnement est supprimé en 502 apr. J.-C., quand jusque-là cinq hommes et cinq femmes accompagnaient le roi (p. 62). Comme au Japon, dans tous ces cas, seules les veuves continuent éventuellement l'accompagnement. De l'Asie, l'auteur nous emmène en Mésopotamie, puis en Égypte et en Afrique subsaharienne où le phénomène est attesté chez plus d'une quarantaine de populations. Comme dans les cas auparavant rapportés, on peut constater que ce sont les proches du roi, les gens de sa maison, qui l'accompagnent. Avec l'exemple du Nouveau Monde et plus particulièrement avec celui de la côte Nord-Ouest, Alain Testart peut affirmer avec certitude ce que l'on savait déjà : l'accompagnement n'est pas une pratique qui aurait été empruntée par des sociétés non étatiques à des sociétés étatiques ; elle est née à plusieurs reprises. Testart intitule « Les incertitudes », le chapitre dédié à l'Europe occidentale, car ni le monde médiéval occidental ni l'Antiquité classique ne connaissent de mort d'accompagnement. Cette fidélité, qui « s'élève au-dessus de la mort », n'est pas attachée à un principe ou une abstraction mais à une personne. Notons que l'accompagnement se pratique aujourd'hui encore, et pas seulement comme on sait, parfois aux Indes. Cynthia Jefferies-Koestler, secrétaire puis épouse d'Arthur Koestler offre un exemple contemporain des plus extraordinaires. Koestler avait soixante-dix ans lorsque parkinsonien leucémique (et vice-président de la Société d'eugénisme volontaire), il mit fin à ses jours en 1983. Cynthia était en parfaite santé et n'en avait que cinquante-cinq lorsqu'elle l'accompagna volontairement pour prolonger trente-cinq années à son service exclusif. Moins extraordinaires, mais fréquents, sont ces couples qui, arrivés au terme de leur vie, la quittent successivement à quelques semaines d'intervalle. Ne s'agit-il pas d'accompagnement ? Ni l'explication sociologique, ni celle psychologique du désir d'emporter avec soi ses biens ne sont en mesure de rendre compte du phénomène.
- 5 Le second volume ne comporte que trois chapitres et un épilogue : le premier examine les différentes théories expliquant l'origine de l'État pour les réfuter. On l'a vu déterminé par la guerre (cf. Lowie), par des causes environmentalistes (cf. Carneiro), par les luttes économique-sociales (le marxisme), par le progrès technico-politique avec l'hypothèse de la « royauté hydraulique » (cf. Wittfogel), ou encore par l'avènement au pouvoir d'une royauté sacrée (cf. Frazer). Le deuxième chapitre intitulé « Les hommes du roi » résume et articule l'ensemble des données présentées dans le premier volume ; le troisième présente « Trois arguments pour une théorie nouvelle des origines de l'État ». Un épilogue sur l'origine des fidélités clôt le livre.

- 6 Le point central de l'argumentation est un fait qu'Alain Testart parvient assez bien à démontrer : l'accompagnement est absent aux deux extrémités de l'évolution des civilisations. Il n'y a pas de mort d'accompagnement au Paléolithique, car aucune des tombes doubles ne révèle de dissymétrie dans le placement des corps, et nous dit l'auteur : « si nul ne se trouve au pied d'un mort, c'est que nul ne l'était dans la vie » (est-ce bien certain ?). Répandu à l'aube des civilisations, l'accompagnement tend à disparaître dans les grands empires lorsqu'ils se bureaucratisent et il est absent des États consolidés. Or, on l'a souligné, l'accompagnement est l'indice de l'existence de fidélités personnelles. Ces affirmations posées, vient l'hypothèse que l'État naît d'un homme prenant le pouvoir grâce à des fidèles (hypothèse exprimée à plusieurs reprises, le plus explicitement à la page 232). On a lu, selon l'auteur, la fidélité comme un effet de l'État alors qu'elle est cause nécessaire mais non suffisante, de sa naissance. L'accompagnement est présent dans de nombreuses sociétés qui, du point de vue évolutif, sont antérieures à l'apparition de royaumes. Ainsi, sur les côtes du nord-ouest américain, les hommes de prestige ou les nobles n'ont pas de fonction de commandement, mais sont « accompagnés ». Dans d'autres cas, un homme, concentrant le pouvoir grâce à ses fidèles, s'érige en despote, monopolise la violence et, à proprement parler, fonde l'État. Dans tout État naissant, le souverain s'appuie sur les fidélités personnelles et place ses hommes aux postes clés. L'État s'organise ensuite sur un mode bureaucratique, et aux fidélités personnelles sont substituées des fidélités à un principe ou à une fonction. Les liens personnels sont devenus superflus et contraires au bon fonctionnement de l'État (trop de fidélités minent le pouvoir central). On suivra jusqu'ici le raisonnement de l'auteur.
- 7 Que la fidélité et l'esclavage précèdent l'État est une évidence ethnographique, mais s'agit-il d'une théorie nouvelle sur l'origine de l'État ? Je ne le crois pas. Bondarenko, Carneiro et autres, ont récemment publié un livre¹ qui est probablement le dernier texte d'importance depuis ceux de Claessen et Earle. Ces évolutionnistes qui s'efforcent de dégager les lignes possibles et, insistent-ils, diverses, de l'évolution politique, s'entendent pour considérer que l'État est caractérisé par « l'organisation d'un pouvoir séparé, doté d'une administration, clamant un droit exclusif au gouvernement de certains territoires et populations et capable de mettre en œuvre des ressources pour atteindre les buts qu'il se fixe » (p. 17). La définition ici présentée (ou celle, proche, que développe Gellner dans *Nations and Nationalism*, 1983) est très éloignée de celle de Weber (le monopole de la violence) que reprend Alain Testart, et dont – contre ce qu'il affirme – aucun évolutionniste ne se contente. Il le sait, et souligne que la définition qui précède n'est pas celle de l'État mais de la « civilisation » au sens de Gordon Childe : urbanisme et architecture monumentale, classes sociales et administration... Or, il n'y a, selon lui, aucune raison de les superposer. L'État naît « en dehors des civilisations ». Elles y conduisent ou non suivant les opportunités. C'est ainsi que l'unification de la vallée du Nil se fait vers 3200 av. J.-C. mais ne crée pas l'État : il existait déjà.
- 8 C'est donc suivant la définition que l'on donne de l'État que la relation de fidélité le fonde ou non. Ce point est ainsi strictement terminologique, ce qui le rend sans grand intérêt. Mais que la relation de fidélité soit au fondement du gouvernement plus ou moins despotique d'un seul et qu'il s'agisse d'une étape essentielle vers une société étatique est par ailleurs une évidence logique.
- 9 Les fidélités personnelles sont absentes au Paléolithique ; se pose donc la question de leur origine. Alain Testart suggère qu'elles naissent par et avec la richesse. Il ne s'agit

pas de contrôler les moyens de production mais ceux permettant de faire face aux obligations sociales. Inexistante chez les chasseurs-cueilleurs, la richesse est nécessaire à l'acquisition d'une femme dans la quasi-totalité des sociétés produisant des stocks. On épouse grâce à la générosité de quelqu'un d'influent, on s'agglutine autour de *big men* réputés, une relation de clientèle est née. Le second moment de rupture est celui de l'apparition de l'esclavage qui produit de parfaits dépendants, car désocialisés. La suite de cette histoire, c'est l'État despotique. Là où la parenté domine comme en Australie, il n'y a pas place pour la fidélité jurée et la fidélité personnelle : donc, pas d'État.

- 10 Il est dommage que l'auteur ne se soit pas référé aux travaux de Christian Geffray qui, dans *Trésors*², avait également mis en avant le double usage du potlatch et plus largement du don. Il y écrivait : « si le partenaire n'a pas de répondant et ne désire pas la guerre [...] alors le donateur a, à sa portée, une personne suspendue à sa grâce [...] L'inscription de la sujétion est le revers de la médaille de la réciprocité » (p. 85). L'assujetti, devenu l'obligé du donateur, « n'a plus qu'à répondre à toutes ses menues demandes, voire anticiper ses vœux » (pp. 83-84). Pour Alain Testart « le puissant peut avoir intérêt à laisser subsister les choses dans l'ambiguïté, laisser l'endetté formellement libre tout en lui suggérant d'effectuer pour son compte quelques menus services » (p. 92) et Francis Geffray comme Alain Testart de se référer à l'esclavage pour dettes. On admettra avec eux que le pouvoir unique d'un seul précède l'idée abstraite d'État.
- 11 Comme toujours, Alain Testart donne tout à lire. Le lecteur, qui est pris par la main, n'a jamais besoin de connaissances préalables. Tout est montré, expliqué, déplié. Qu'il nous parle des Ashanti, l'auteur résume l'histoire du royaume ; qu'il emploie le terme de lignage, il définit ce qu'il entend sous ce mot en cinq points (p. 97). Lorsque le texte ne suffit pas à développer une remarque adjacente, il prolonge dans les notes que l'on trouve rassemblées après chacun des chapitres. Ainsi Alain Testart indique-t-il et commente-t-il les travaux les plus récents sur l'esclavage en Afrique ! Comme toujours aussi, ce qui d'abord impressionne chez ce passionné de l'anthropologie est, mise au service d'une intuition, sa capacité de synthèse, la variété de ses sources, son esprit encyclopédique et la richesse de sa culture anthropologique. Notons, pour finir, la qualité de l'édition, celle du soin de l'impression et de nombreuses gravures et l'on dispose à ce prix de livres encore cousus !

NOTES

- 1.. Leonid E. Grinin et al., eds, *The Early State : Its Alternatives and Analogues*, Volgograd, Uchiotel publishing House, 2004.
- 2.. Christian Geffray, *Trésors. Anthropologie analytique de la valeur*, Strasbourg, Arcanes, 2001.